Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 17

Artikel: La langue allemande à Lausanne, en 1830
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-194907

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Trente-troisième année. N° 17. Samedi 27 avril 1895.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
SUISSE : un an . . 4 fr. 50
six mois . 2 fr. 50
ETRANGER : un an . 7 fr. 20

On s'abonne au *Bureau du Conteur*, à Lausanne et aux Bureaux des Postes. — Les abonnements datent du *1er janvier*, du *1er avril*, du *1er juillet* et du *1er octobre*.

PRIX DES ANNONCES :
du canton, 15 c., de la Suisse, 20 c. ; de l'Etranger, 25 c. la ligne ou son espace.

Accusée injustement.

Cette pauvre *lune rousse*, qu'on accuse annuellement de méfaits, de désastres, dont elle est bien innocente, a commencé, cette année, le 25 avril et finira le 24 mai.

« Cette information, nous dit le *Petit Marseillais*, laissera froids les habitants des villes, mais elle intéressera vivement les campagnards, qui redoutent la lune rousse comme la peste, et lui attribuent, avec une conviction profonde, les gelées tardives qui ravagent les cultures.

» La lune rousse est la lune qui, commençant en avril, devient pleine soit à la fin de ce mois, soit plus ordinairement dans le commencement de mai. Elle figure officiellement dans la connaissance des temps et mérite, à ce titre, une mention spéciale. Lorsqu'une députation du Bureau des longitudes alla présenter à Louis XVIII la connaissance des temps et son premier annuaire, le monarque demanda brusquement à Laplace de lui expliquer ce que c'était que la lune rousse et quelle était son action sur les récoltes. Laplace, consterné, avoua son ignorance et alla consulter son collègue Arago, qui consulta à son tour les jardiniers du Jardin des Plantes. Ceux-ci lui répondirent sans hésitation que la lune rousse gelait les plantes et devait son nom à la couleur roussâtre que prenaient les malheureux bourgeons, sous l'influence néfaste de notre blafard satellite.

» Il est impossible de nier qu'il ne se produise, au cours de la lune rousse, des gelées tardives et désastreuses, mais la lune n'est pas responsable de ces méfaits ; elle assiste à leur perpétration, et voilà tout ; la pauvre lune n'émet pas de rayons frigorifiques, dont les thermomètres les plus délicats n'ont jamais pu constater l'existence. Voici la simple explication du fait, bien connue, mais souvent oubliée, comme toutes les choses connues. Pendant le jour, les objets placés à la surface du sol absorbent la chaleur du soleil ; pendant la nuit, par l'effet du rayonnement, ils se refroidissent, et deviennent ainsi, dans certains cas, plus froids que l'atmosphère qui les environne. Les plantes n'échappent pas à cette loi. Dans les nuits d'avril et de mai, la température de l'air n'est souvent que de 4 ou 5 degrés au-dessus de zéro ; les plantes, en se refroidissant de plusieurs degrés par suite du rayonnement nocturne, gèlent et roussissent, sans que le thermomètre ait marqué zéro. Et comme à ce moment la lune brille de tout son éclat, les cultivateurs, consternés, attribuent la gelée à l'astre des nuits, puisqu'ici bas il faut toujours un responsable.

» Le rayonnement n'a lieu que lorsque l'atmosphère est sereine, c'est-à-dire dégagée de nuages. La pauvre lune ne brille que dans ces conditions, et voilà pourquoi c'est à elle qu'on attribue la gelée. »

Un de nos lecteurs nous communique cette amusante petite histoire :

« Un de nos amis, produisant en séance auditive le phonographe Edison, s'adressait dernièrement au directeur d'un établissement d'instruction. Il lui demande l'autorisation de présenter l'appareil aux élèves, en lui expliquant dans tous ses détails le fonctionnement de l'invention du grand électricien.

» Le directeur de l'établissement, après avoir longtemps réfléchi, le menton appuyé dans la main :

» — Désolé, monsieur, impossible de vous accorder la faveur que vous sollicitez, car, en ce moment, mes élèves prennent une leçon d'arboriculture, et ils n'ont pas le loisir de se faire photographier. »

Lo vettreli.

Dein on veladzo eintrè lo Talent et la Meintua, lâi avâi, y'a on part d'ans, on pàysan qu'avâi houit z'einfants, quatro valets et quatro felhiès ; et coumeint n'avâi què cauquiès bocons dè terra et on tot petit tsédau, ne poive pas gardâ pè l'hotô tota cllia ribandée et décidà avoué sa fenna d'einvoyi lo sécond dâi bouébo, lo Fréderi, appreindrè on état dein lo canton dè Berna ; et coumeint lo gaillâ avâi dâo gout po tsapoudzi lo bou, on lo menà tsi on maitrè menuisier. Aprés chix mâi, lo Fréderi profità dâo bounan po châi reveni férè on tor. Trovà son pérè que foumâvè sa pipa su la cavetta tot ein débliotteint dè la bliantsetta po férè dâi reméssès po la grandze et po l'étrablio, et aprés avâi de bondzo et medzi on bocon dè pan et dè toma, racontà coumeint sè trovâvè et coumeint cein allâvè per tsi lè ïâïâ.

Tot ein déveseint, ye fe à son pére :

— Tè foudrâi prâo mè bailli cauquiès francs po quand retornéri, kâ ne pu pas restâ lé sein ardzeint.

— Eh ! mon pourro bouébo, se fe lo pére, que vâo-tou que tè bailléyo ! n'ein pas onna centime pè l'hotô !

— Eh bin, lâi repond lo valet, que n'étâi pas tant coumoûdo, se te ne vâo pas mè bailli oquiè, mè tio.

Et aprés avâi cein de, ye tracè âo pâilo d'amont iô étâi lo vettreli à son frârè, lo décrotsè dâo clliou, preind onna cartouche dein la giberna, revint avau et tserdzè l'ârma per dévant son pére po férè état dè sè fottrè bas ; kâ sè peinsâvè que lo vîlhio lo laissérâi pas férè et que lâi bailléràï cauquiès centimes.

Quand l'a z'u fini dè tserdzi, lo pére, sein s'émochenâ et sein trairè sa pipa dâo mor, sè lâivè, pousè sa bliantsetta et lâi fâ :

— Atteinds on petit momeint, Fréderi, et laisse-mè sailli que dévant, kâ ne mè fio rein tant à cllião novés fusi.

La langue allemande à Lausanne, en 1830. — Si nous en jugeons par les lignes suivantes que nous empruntons au *Nouvelliste Vaudois* de cette année-là, l'étude de la langue allemande était encore bien loin de prendre place dans nos programmes scolaires, et les Vaudois qui la parlaient ou la comprenaient étaient très rares.

Aussi l'annonce d'un cours public de langue allemande, par M. J. Lochmann, ce respectable vieillard encore en très bonne santé, aujourd'hui, et d'un caractère toujours si aimable et gai, fut-elle accueillie comme une vraie nouveauté dans notre ville :

Dans un moment où l'étude des langues vivantes semble prendre faveur dans notre pays, disait le journal que nous citons, le cours de langue allemande que vient d'ouvrir M. Lochmann mérite de fixer l'attention

du public. La connaissance de l'allemand nous est rendue presque indispensable par les rapports de tout genre que nous avons avec nos compatriotes de la Suisse allemande. Mais c'est une langue difficile, et bien des personnes sont détournées de l'apprendre par la seule idée de tout le temps qu'elles seraient obligées d'y consacrer. Or c'est ici l'avantage de la manière d'enseigner de M. Lochmann, qu'avec lui on parvient au but avec une grande économie de temps. Sa méthode, qui est celle de Jacotot, lui a déjà valu, avec de nombreux disciples, les résultats les plus satisfaisants.

Au reste, quoique le cours dont nous parlons ait déjà commencé, les leçons sont de telle nature que de nouveaux élèves peuvent toujours, sans inconvénient, y prendre part.

Favey et Grognuz

à Yverdon.

X

— Monsieur Grognuz, dit l'instituteur, les faits que vous venez de citer sont tout à votre éloge ; vous avez certainement fait preuve d'un grand courage et d'un grand dévouement ; car il y a cent à parier contre un que cette malheureuse femme, que vous avez emportée sur votre dos, serait devenue la proie des flammes.

— La grosse tailleuse ? fit Grognuz en relevant fièrement la tête, je vous dis que cinq minutes de plus, elle était rôtie comme dans une casserole. Ecoutez, ce n'est pas pour blaguier, mais j'en ai sauvé bien d'autres, dans des incendies, bien des gens et bien des bêtes, qui ne m'ont pas seulement dit merci... C'est aussi pour ça qu'on se moque de moi en me disant des sobriquiets...Voyez-vous, si on s'écoutait, on casserait les reins à ces...

— Voilà que tu te fâches encore de ça, interrompit Favey, il y a bien de quoi !... Je me moquerais autant de ce sobriquiet que de l'an quarante.

— J'ignore de quoi il s'agit, messieurs, dit l'instituteur ; il y a trop peu de temps que je suis dans votre contrée ; mais en fait de sobriquets, je crois en effet que plus on se fâche, plus on vous en dit. Il faut avoir assez d'esprit pour se mettre au-dessus de ces futilités ; à moins toutefois que le sobriquet n'ait quelque chose de blessant, d'injurieux. Est-ce le cas pour vous ?...

— Pas plus ! dit Favey ; je vais tout bonnement vous conter ce que c'est, par devant mon beau-frère. Ce sont ceux de Goumœns-le-Jux qui l'appellent *Grognuz-Piston*. La belle affaire !... Et je vais vous expliquer pourquoi, mossieu le régent... Mademoiselle, voulez-vous redoubler, s'il vous plaît, du même ?

— Ah ! diantre ! diantre ! mossieu Favey, vous n'y pensez pas... Il est vrai qu'on est fort bien, ici, fit l'instituteur, en regardant d'un œil amoureux une jeune et charmante personne qui, assise au comptoir, venait de poser sa broderie pour accourir.

— Nous vous dérangeons de votre charmant ouvrage, mademoiselle, veuillez nous excuser.

— Comment donc, monsieur, mais je suis là pour ça ; enchantée de vous servir.

A peine avait-elle tourné les talons, que l'instituteur, prenant la bouteille pour verser, tout en se penchant un peu vers ses amis, leur dit : « Savez-vous, messieurs, qu'elle est ravissante ! »

— A qui le dites-vous ? fit à demi-voix Favey. D'ailleurs, il y a longtemps que je vous vois loucher de ce côté. Coquien, va !... Ma foi, ça se comprend ; elle est rudement bichette !... Regardez voir ces petites quiettes de cheveux qui se recoquillent sur le front !... Eh ! où est le temps !. . Enfin, nous en reparlerons, nous connaissons bien le père... Mais pour en revenir à ce que je vous disais de mon beau-frère, c'était une fois qu'il brûlait à Goumœns-le-Jux, où il était parti avec sa pompe et ses pompiers. Alors, voilà qu'une fois arrivés là-bas, mon beau-frère commande : *Pompiers, à l'eau !...* Ils prennent les seaux, remplissent la pompe et se mettent en place. Et pi il commande encore : *Vissez le piston !...* Faut-il pas que ce tonnerre de piston ne soit pas là !... L'homme qui soignait la pompe ne l'avait pas remis dans le tiesson, où on le réduisait toujours.

Voilà que bon. Mon beau-frère tout embêté, envoie vite un de ses pompiers à cheval pour chercher le piston. Mais pendant ce temps on nous criait de tous côtés : « Hé ! là-bas, pomperez-vous, oui ou non ! »

C'est qu'il faisait une bise d'enfer, et on craignait pour les autres maisons.

On avait beau leur dire ce qui nous était arrivé, ils criaient toujours : « Pomperez-vous, imbéciles ! » Enfin, on s'aidait toujours par là comme on pouvait.

Bon. Voilà qu'une heure après on voit revenir notre pompier qui apportait le piston avec sa bête tout en étiume. . Mais malheureusement le feu avait déjà consommé la maison. Vous comprenez qu'on est revenu tout capots.

Voilà, mossieu le régent, vous en savez autant que moi ; voilà pourquoi ceux de Goumœns-le-Jux appellent mon beau-frère *Grognuz-Piston...* C'était pourtant pas sa faute, pas vrai ?...

— Hélas ! que voulez-vous, monsieur Favey, répond l'instituteur en jetant à la dérobée de douces œillades vers le comptoir, la vie aura toujours de ces mécomptes, de ces contrariétés, qui sont pour ainsi dire inévitables.

— Ça va sans dire, si c'est pas pour un piston, c'est pour autre chose.

— Evidemment... Ah ! vous dites que vous connaissez le père ?

— Aloo, mon beau-frère aussi. C'est étonnant qu'il ne soit pas là... Le papa n'est pas là, mademoiselle ?

— Non, monsieur, mais il ne tardera sans doute pas à rentrer ; il est dans le quartier. Est-ce que monsieur désirerait le voir ?... Je pourrais peut-être le faire appeler.

— Pas plus ! Merci bien, mademoiselle, seulement la question de lui dire bonjour.

Entrent tout à coup de nombreux consommateurs qui s'installent bruyamment autour d'une longue table. L'instituteur profite de ce moment pour donner essor aux idées qui le préoccupent.

— Comme elle est polie, aimable, charmante !... Comme elle s'exprime correctement !... Pas une faute de français !... Elle doit avoir de solides connaissances grammaticales !... Que de sympathies dans son regard, que de douceur et d'aménité dans son langage !...

— C'est pas le tout, interrompit Grognuz, sortant tout à coup de la mauvaise humeur que lui avait causée le souvenir de l'incendie de Goumœns-le-Jux, elle connaît l'allemand sur le bout du doigt, mademoiselle Angélina ; il n'y a pas plus de six mois qu'elle est revenue de par les Allemagnes. Et pi, c'est du bien élevé, allez seulement !...

— Comment ! Comment ! fait l'instituteur dont le visage était tout rayonnant, elle s'appelle Angélina !...

(*A suivre*).

Nous attirons l'attention de nos lectrices sur la nouvelle que nous publions aujourd'hui sous le titre : *Le chien de sucre*, et qui est trop jolie pour ne pas être publiée en une seule fois.

* * *

Le chien de sucre

par Ch. Deslys.

J'avais douze ans, j'étais externe libre au collège.

Sur mon chemin, s'étalait la superbe boutique d'un épicier, quelque peu confiseur. Une vitrine tout entière était consacrée aux bonbons et aux sucreries. Chaque jour, en passant, j'y donnais un coup d'œil.

Certain jour, la vitrine offrit à mes regards un magnifique chien de sucre, qui tout aussitôt fit ma conquête.

Durant cinq minutes au moins, je restai sur le trottoir, immobile et charmé devant ce chien de sucre. Durant toute la classe, je ne fis qu'y penser. A la sortie, je courus tout d'un trait jusqu'à la vitrine, et, pendant cinq minutes encore, je contemplai le chien de sucre. Toute la soirée, il passa devant mes yeux, la nuit suivante, j'en rêvai.

Oh ! voyez-vous, c'est que c'était un merveilleux animal que celui-là ! Il appartenait à la race des caniches. Il avait les pattes couleur chocolat, le ventre chamois, le paletot